



DAVID
FOURNIER

HIS'TOIRE
SANS
'TI'TRE

NOUVELLE

©David Fournier 2021

Couverture : Krysalid Atelier

Mise en page : Krysalid Atelier

**Tous droits de traduction intégrale ou partielle, d'adaptation et de reproduction,
réservés pour tout pays.**

DAVID FOURNIER

HISTOIRE SANS TITRE

NOUVELLE

1.

Lundi 25 octobre 2021 – 5 h 30

C'est le grand jour. Celui que Michael attend depuis deux semaines. Il n'a pas dormi cette nuit, il n'en voyait pas l'intérêt. Il a préféré régler les derniers détails, s'assurer qu'il aurait le temps de faire tout ce qu'il avait prévu. En théorie, si rien ne vient contrecarrer ses plans, ce soir, tout sera terminé. La délivrance approche, pourtant Michael est stressé. Il ne pensait pas qu'il éprouverait autant de crainte le moment venu. Il est trop tard pour modifier quoi que ce soit de toute façon. La date butoir est atteinte...

Un café bien serré et cette folle journée va pouvoir commencer. Il zappe la douche et ne prend même pas le temps de changer de vêtements. Il porte toujours ceux de la veille, un vieux jogging et un sweat à capuche qu'il aime mettre pour rester chez lui. Les clés de sa voiture l'attendent sur le guéridon près de la porte d'entrée. Il les empoche et jette un dernier regard circulaire dans ce qui est son logement depuis bientôt dix ans. Un vingt-cinq mètres carrés crasseux au cœur du Bronx. La tapisserie jaunie se décolle par endroits, à l'instar de la peinture du plafond qui s'écaille inéluctablement. Le lino, parsemé de canettes de bière vides et de mégots abandonnés hier soir, n'a pas vu passer un balai depuis des lustres. Lorsqu'il est arrivé dans ce taudis début 2012, il prenait soin de faire le ménage, d'entretenir son foyer. Puis, petit à petit, prenant conscience que personne ne venait chez lui, qu'il était désespérément seul, il a fini par se dire que c'était une perte de temps. Il a toujours mis un point d'honneur cependant à faire sa vaisselle et à ne pas laisser traîner de restes de repas. Désespérément seul, OK, mais pas au point de vouloir partager son appart' avec des blattes ou des rats. En temps normal, avant de partir travailler, il range un minimum et replie le canapé qui lui sert de lit. Pas aujourd'hui, c'est inutile, il ne reviendra pas. Ses baskets enfilées, il sort sans prendre la peine de fermer à clé.

Ses cent trente kilos ne le dérangent pas plus que ça, excepté lorsqu'il doit descendre les six étages de son immeuble. Cela fait des années que l'ascenseur ne fonctionne plus. Il n'a même pas le souvenir de l'avoir emprunté ne serait-ce qu'une fois depuis son emménagement. En y réfléchissant, il se demande pourquoi il a toujours pris une douche avant de se rendre au travail. C'était plutôt stupide, vu qu'une fois arrivé au rez-de-chaussée, il est en sueur comme chaque matin.

— Vous êtes matinal aujourd'hui, Michael ! Vous ne partez pas si tôt habituellement, et vous allez travailler en jogging ? Tout va bien ? Vous êtes sûr ?

Il se retourne. C'est madame Brown, la commère du deuxième étage, il n'a jamais pu la sentir cette bonne femme. Sans arrêt à se mêler de ce qui ne la regarde pas.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Retournez épier le quartier par votre fenêtre et foutez-moi la paix, vieille bique !

Madame Brown est outrée au point de ne rien pouvoir faire de plus que de rester bouche bée. Michael, lui, jubile. Il y a longtemps qu'il rêve de l'envoyer paître. D'ordinaire timide, il parle peu aux gens, se contentant de répondre à ceux qui daignent lui adresser la parole. La plupart du temps, il le fait en

regardant le bout de ses chaussures, comme un enfant pris en faute. Là, il l'a regardée droit dans les yeux et a rétorqué du tac au tac. Il en est le premier surpris et est fier de sa répartie. Quoiqu'en y repensant, il se dit qu'il aurait dû être encore plus malpoli. Aujourd'hui, c'est « open-bar », c'est SA journée et il compte bien en profiter pour régler quelques comptes et enfin dire aux gens qu'il côtoie ce qu'il pense. Mais pourquoi a-t-il dit « vieille bique » ? C'est nul ! Il aurait pu trouver beaucoup mieux ! Il en connaît pourtant un paquet, des insultes. Il en entend tous les jours à son encontre depuis qu'il est gamin. Trente ans qu'il est la cible des moqueries des « autres », juste parce qu'il est différent. Obèse et asocial, il est la cible rêvée.

2.

6 h

Le siège défoncé de sa vieille Ford grince lorsqu'il s'assoit dessus et se met au volant. Direction RB Electronics, l'entreprise dans laquelle il travaille depuis huit ans. Il a une bonne place. Pourtant, parmi tous les cadres de la boîte, c'est lui qui gagne le moins. Il le sait parce qu'il est très doué devant un clavier, à tel point qu'il a réussi à pirater le PC du comptable. La seule et unique fois en huit ans où il a eu le courage de demander une augmentation, on lui a fait clairement comprendre que cela n'était pas possible. La conjoncture, bla, bla, bla... Du vent tout ça ! Il a vu les bilans des dernières années et sait pertinemment que tout va bien pour RB Electronics. D'ailleurs, une semaine après cette fameuse entrevue, son chef arrivait avec son SUV dernier cri qui devait coûter deux fois le salaire annuel de Michael. Ses mains se crispent sur le volant tandis qu'il ressasse tous ces moments où l'on s'est fichu de lui. Il en a toujours été ainsi, que ce soit durant sa scolarité ou depuis qu'il est salarié. Il augmente le volume de l'autoradio et accélère, déterminé à arriver au plus vite au boulot. Les rues sont peu encombrées à cette heure, il devrait y être d'ici trente-cinq minutes.

Il accélère encore dans la ligne droite suivante, c'est grisant de ne pas respecter les règles. Pas le moindre excès de vitesse à son actif en presque vingt ans de permis, pas une infraction, ni même une contravention. Alors, aujourd'hui, il se lâche. Il vient d'atteindre les soixante miles/heure dans un quartier limité à vingt-cinq. Ses yeux sont rivés sur le compteur, soixante-cinq, soixante-dix, soixante-quinze, Michael exulte. Lorsqu'il relève la tête, il est trop tard pour éviter le drame. Malgré son pied enfoncé sur la pédale de frein, le pare-chocs de la Ford percute de plein fouet le joggeur qui a eu la mauvaise idée de traverser la rue au mauvais endroit, au mauvais moment.

Le véhicule de Michael finit par s'arrêter. Beaucoup trop tard. Dans son rétroviseur, il aperçoit une chaussure au milieu de la route et, plus loin sur le trottoir, un corps inerte. Fuir ? Appeler les secours ? Vérifier si la personne est morte ? Fuir ! Il en est persuadé, c'est la seule chose à faire s'il ne veut pas finir ses jours en prison. Ce n'est pas ce qui était prévu. C'était un accident, il ne peut pas gâcher SA journée à cause de ça. Il a un planning à respecter. Tant pis pour cette pauvre âme, il repart en espérant qu'il n'y a eu aucun témoin de la scène.

Le reste du trajet, Michael l'effectue en respectant les limitations de vitesse. Il regrette son inconscience, non pas parce qu'il a percuté quelqu'un mais pour la simple raison qu'il a failli tout faire échouer. Cela fait un moment que le sort des autres ne l'intéresse plus. Personne ne s'est jamais tracassé pour lui, alors pourquoi se préoccuper d'un inconnu ? Il maudit les gens, tous autant qu'ils sont. Tous, sauf sa mère. À aucun moment, elle ne l'a déçu. C'est en arrivant à ce triste constat qu'il gare sa voiture sur le parking de RB Electronics.

3.

6 h 45

Michael introduit son pass électronique dans le lecteur et pénètre dans les locaux de RB Electronics. Le regard du vigile chargé de surveiller l'entrée en dit long sur ce qu'il pense de sa tenue. Les bureaux sont pratiquement déserts à cette heure si matinale, car la plupart des collaborateurs n'arrive pas avant 9 heures. Si tôt, seuls les subalternes désireux de prouver leur valeur et leur engagement auprès de leurs supérieurs sont déjà à pied d'œuvre. Michael était comme eux lorsqu'il a été embauché. Depuis, il est monté en grade et c'est lui que l'on tente d'impressionner. Il est chef de projet désormais. Même si ses collègues dénigrent le personnage, son travail est respecté et apprécié à sa juste valeur.

Afin de marquer le coup, Michael a prévu quelques surprises pour cette dernière journée. Il compte bien laisser un souvenir impérissable au sein de l'entreprise. Après avoir passé environ trois heures à opérer des modifications sur ses travaux en cours, ce sont des milliers de dollars qu'il vient de faire perdre à ses employeurs. Le temps que ces derniers s'en rendent compte, il aura déjà quitté les lieux. Il profite également de l'occasion pour rédiger un mail qu'il enverra à la direction ainsi qu'à tous les membres du personnel, via le service de messagerie interne, avant la fin de la journée :

Mes chers collaborateurs,

Oui, je sais, le terme « chers » peut surprendre vu que je n'en pense pas un mot, mais il est d'usage dans ce genre de mails. Bref...

En huit ans passés ici, j'ai gardé pour moi beaucoup de choses. Il est temps de vider mon sac comme l'on dit. Vous voulez savoir avec quel genre de personnes vous travaillez ? J'ai des informations pour vous.

Commençons par Clarence... Saviez-vous qu'il est adepte de l'espionnage industriel ? Et oui, ce brave Clarence transmet des données confidentielles à la concurrence. C'est moche et quelque peu contraire à diverses clauses de son contrat.

Parlons un peu de Barbara, maintenant. Ne trouvez-vous pas étrange que la secrétaire particulière du Grand Patron ait un salaire plus élevé que tous les cadres présents dans l'entreprise ? Après tout, quoi de plus normal vu le nombre d'heures supplémentaires au tarif « nuit » qu'elle accomplit afin de satisfaire son supérieur...

La jolie Rose, secrétaire au service comptabilité, quant à elle, profite de son temps de travail pour alimenter son blog perso. Blog qui ressemble à s'y méprendre à un site d'escort-girl, soit dit en passant.

Je n'ai pas toute la journée devant moi, aussi je ne m'étendrai pas sur le fait que Stuart joue les dealers occasionnels sur son lieu de travail, que Jim aime beaucoup regarder des photos de petits garçons (pas forcément très habillés) sur des sites illicites et je préfère taire ce que je sais sur Karen, Stephany, Josh...

Je vous laisse échafauder vos théories les plus folles.

Sur ce, l'heure est venue pour moi de vous dire adieu. « Gros lard » s'en va et vous ne lui manquez pas, sachez-le. Et oui, je suis au courant que tout le monde ici m'appelle comme ça dans mon dos.

Certains emploient même des termes encore plus violents. J'y suis habitué et cela ne m'atteint plus, désolé de vous décevoir.

Allez tous en enfer,

Michael.

Il sauvegarde ce message dans ses brouillons et l'enverra depuis son mobile une fois sorti du bâtiment.
Encore un peu de patience.

10 h 15

Michael voit l'heure qui tourne et l'échéance qui se rapproche. Il n'a pas peur, il est prêt à affronter son destin. C'est inévitable. Il éteint son ordinateur, quitte son poste et se dirige ensuite vers le bureau du Grand Patron. Les collègues qu'il croise dans les couloirs ne le saluent pas, ils se contentent de le dévisager comme s'il était un extra-terrestre. En passant devant la machine à café, il entend deux d'entre eux marmonner :

— Hey, Bill, tu as vu comment il est habillé ?

— Oui. On dirait bien que « Gros lard » est venu en pyjama ce matin.

Il continue son chemin dans un premier temps puis se ravise et s'arrête. Aujourd'hui, il peut enfin réagir. Demi-tour. Il fonce droit vers les deux comiques qui ricanent bêtement. Les sourires se figent lorsqu'ils comprennent les intentions de Michael. Bill, qui venait de replonger son nez dans son gobelet, reçoit une gifle monumentale qui le laisse à moitié K.O. La demoiselle qui l'accompagne préfère détalé. C'est certainement une nouvelle ou une stagiaire, car Michael ne la connaît pas. Il suppose qu'elle, elle apprendra son nom d'ici peu.

Assez perdu de temps, il repart en direction de son but. Après de nouveaux couloirs, trois ou quatre virages, le voilà arrivé devant Barbara, la secrétaire du PDG.

— Je viens voir monsieur Hawkins.

— Il ne peut pas vous recevoir maintenant, il est en visioconférence avec monsieur Carrère au Japon.

— Il va devoir couper la communication dans ce cas, répond Michael en ouvrant la porte du bureau.

— Vous ne pouvez pas...

La porte se referme au nez de Barbara qui tentait de l'arrêter.

Hawkins se lève de son fauteuil, surpris par cette intrusion.

— Michael, qu'est-ce que...

— Monsieur Hawkins, je viens vous informer que je quitte mes fonctions sur-le-champ. J'ai bouclé mon dernier projet et l'ai envoyé au client. Je tenais à le terminer avant de partir, je vous dois bien ça. Je n'ai aucune rancœur, bien que mes compétences n'aient jamais été rémunérées à leur juste valeur et que personne ici ne me respecte. Voilà, je vous souhaite une bonne journée.

— Mais pour qui vous prenez-vous pour débarquer ainsi dans mon bureau, accoutré de cette façon de surcroît, et décréter que vous démissionnez sans préavis ?

— Pour quelqu'un qui n'a *plus rien à perdre*¹ !

¹ À noter que selon l'auteur, cela ferait un bon titre de roman.

Sur ces paroles, Michael sort et referme la porte sans écouter les vociférations de son interlocuteur, rouge de colère, alors que lui a un immense sourire sur les lèvres. En repassant devant Barbara, qui n'a pas perdu une miette de l'échange, il la gratifie d'un magnifique doigt d'honneur.

Michael est fier de lui. Il a osé affronter son patron et s'est enfin libéré. Terminé le rondouillard qui baisse les yeux lorsqu'on lui adresse la parole. Fini le « Gros lard » qui encaisse sans broncher. Si seulement il avait réussi à le faire plus tôt. Il regrette d'avoir attendu si longtemps et se sent soudain plus fort qu'il ne l'a jamais été.

Un attroupement de trois ou quatre personnes s'est formé autour de Bill, toujours allongé au pied de la machine à café et à moitié dans les vapes. Michael passe à côté de ses anciens collègues en les ignorant totalement, il est sur son petit nuage, inatteignable. Il se permet même de faire un clin d'œil à l'agent de sécurité toujours posté dans l'entrée. Les portes de RB Electronics se referment derrière lui. Il ne remettra plus jamais les pieds ici.

10 h 45

Le jour n'était pas encore levé lorsque Michael est arrivé sur son lieu de travail, c'est pourquoi il n'avait pas pris le temps de regarder si sa voiture avait subi des dégâts suite à l'accident. Maintenant qu'il y voit clair, il constate que son pare-chocs avant est fissuré et que son capot est enfoncé du côté droit. Peu importe, il ne va plus en avoir besoin très longtemps. Il remonte dans la Ford et sort son téléphone portable de sa poche. Il relit une dernière fois le mail qu'il a préparé à l'attention de ses ex-collègues. Après tout, il peut bien rajouter un petit « *Je vous emmerde* », il n'est plus à ça près. Clic. Envoyé. Il aimerait tellement voir leurs têtes lorsqu'ils liront ça !

SA journée se déroule exactement comme prévu. Exception faite du malheureux qu'il a percuté ce matin, bien entendu. Quelle drôle d'idée de traverser la rue en courant alors qu'il fait nuit ! Michael démarre et allume la radio. Il lui reste sept heures et quinze minutes avant l'échéance, ce qui lui laisse le temps de rendre visite à sa maman dans le New Jersey, l'État voisin. Suivant la circulation, il devrait mettre entre trois et quatre heures pour faire l'aller-retour.

12 h

Chers auditeurs, vous écoutez WNYC, il est midi et c'est l'heure du Flash-infos !

- Tous les employés de la ville de New York sont appelés à marcher du pont Brooklyn jusqu'au Hall City cet après-midi pour protester contre l'obligation vaccinale annoncée la semaine dernière par la mairie. Plusieurs milliers de personnes sont attendus par les organisateurs. Le porte-parole des sapeurs-pompiers a dénoncé « une mesure qui annonce la fin des libertés ».

- Un professeur de trente-cinq ans a été fauché ce matin dans Cherry Street alors qu'il effectuait son jogging quotidien. D'après les premiers éléments, un vieux modèle Ford Fiesta de couleur grise aurait été aperçu roulant à vive allure dans les parages quelques minutes avant le drame. La police recherche activement ce véhicule dont l'immatriculation serait partiellement visible sur les vidéos de surveillance. La victime est décédée sur le coup.

- En sport, défaite hier soir des New York Knicks qui recevaient le Magic d'Orlando au Madison Square Garden...

Michael n'écoute plus. Il est resté bloqué sur le mot « décédée ». La panique l'envahit et il entame une longue série de « mer** ! » en frappant son volant.

*Mer**, mer**, mer** et mer** ! Ça ne devait pas se passer comme ça, mer**² !*

² L'auteur ayant épuisé son quota de jurons lors du précédent roman, il ne peut donc se permettre d'en écrire trop ici. Veuillez l'excuser pour la gêne occasionnée.

Doit-il se rendre à la police ? Repartir en arrière ? Continuer son trajet ? Il est totalement perdu. Il stationne son véhicule à la première occasion et prend le temps de réfléchir à la situation. La fatigue commence à se faire ressentir, sa nuit blanche l'a épuisé. Alors qu'il analyse les différentes options qui s'offrent à lui, Michael finit par s'endormir la tête sur son volant.

15 h 35

Ce n'est que trois heures et demie plus tard, lorsqu'il entend toquer contre la fenêtre côté passager, que Michael ouvre enfin un œil. Panique à bord, c'est un agent en uniforme. Ni une ni deux, Michael sort de son véhicule et se sauve en courant aussi vite qu'il le peut. Dans son esprit encore embrumé, il vient de battre le record mondial du 400 mètres, hélas son surpoids le fait vite ralentir. Il s'autorise un coup d'œil derrière lui, aucune trace du policier. S'engouffrant dans une ruelle, puis une autre, il se convainc qu'il est désormais à l'abri. Sa montre indique 15 h 45, il a perdu la moitié de son après-midi. Il n'a plus de voiture et est persuadé que les flics vont faire le rapprochement avec l'accident de ce matin. C'est fichu pour aller voir sa maman une dernière fois. L'échéance est à 18 heures, il doit impérativement rejoindre le Bronx pour cette heure. Il a vidé son compte en banque hier et tout ce qu'il lui reste est dans sa poche. Cent vingt-quatre dollars et des poussières. Un taxi va lui coûter au moins la moitié de cette somme. Peu importe, cet argent ne lui sera d'aucune autre utilité désormais. Quoiqu'à bien y réfléchir, un burger et des frites ne seraient pas de refus. Après tout, les condamnés à mort ont droit à un dernier repas.

Une demi-heure plus tard, le creux dans son estomac comblé, Michael se met en quête d'un taxi pour rejoindre le Bronx.

Durant le trajet, il prend conscience que cette journée, qui devait être la sienne, part en vrille. Tout ne s'est pas déroulé comme prévu jusqu'ici. « *Tout sera bientôt terminé* », c'est son mantra depuis deux semaines, depuis qu'il connaît la date et l'heure de l'échéance. Il ne manquera à personne. Il n'a aucun ami. Même sa mère finira par se dire que c'est mieux ainsi. Feu son père lui a dit et répété toute sa vie jusqu'à son dernier souffle qu'il était un bon à rien, Michael s'est fait à l'idée que son géniteur était dans le vrai. Il repense à toutes les fois où il a cru pouvoir remonter dans l'estime de Michael Senior, sans jamais y parvenir. Il faut reconnaître qu'à part exceller en informatique, il ne sait rien faire d'autre. Le sport, la mécanique, le bricolage, il n'est doué dans aucun de ces domaines. Sa mère l'a toujours défendu mais elle était bien la seule.

Michael est presque arrivé sur le lieu du rendez-vous. 17 h 40, plus que vingt minutes. Le chauffeur de taxi le dépose devant un bar. La course lui a coûté près de soixante-dix dollars. Vive New York. Pour se donner du courage avant d'aller affronter son destin, il décide de commander un whisky, un double. Habituellement, il ne boit que de la bière, mais là, il a besoin de quelque chose de costaud.

— Jack, sers-moi un whisky double s'il te plaît.

— Depuis quand tu carbures à ça, toi ?

— Dans moins de vingt minutes, je serai mort, alors c'est le moment d'essayer.

Pour lui, ce barman est ce qui se rapproche le plus d'un ami, il est l'une des rares personnes avec qui il lui arrive de discuter. Michael décide donc de tout lui raconter.

— J'ai rendez-vous avec Don Danino à 18 heures. Tu le sais peut-être déjà mais j'ai une addiction. Tout mon salaire, je le dépense dans les jeux et les paris. C'est plus fort que moi. À tel point que je m'endette. J'ai encore parié hier sur le match des Knicks alors que je ne serai plus là pour empocher d'éventuels gains, je suis vraiment un cas désespéré. J'ai emprunté une très grosse somme d'argent à Danino, j'espérais me refaire en remportant un tournoi de poker clandestin le mois dernier. J'ai tout perdu. Il y a deux semaines, il m'a laissé jusqu'à ce soir pour le rembourser sinon, il me tuerait. À 18 heures, je serai mort et à bien y réfléchir, ce sera une libération. Aujourd'hui, j'ai quitté l'appartement dont on allait m'expulser pour défaut de paiement. Ensuite, quand je conduisais, j'ai tué un homme qui a traversé devant moi et j'ai pris la fuite. Après j'ai démissionné en prenant soin de foutre un joyeux bordel avant de partir. Enfin, je voulais dire adieu à ma mère mais j'ai dû abandonner mon véhicule pour ne pas terminer en prison. Plus d'appart', plus de boulot, plus d'argent, plus de voiture... Bref, je n'ai absolument plus rien à part une cinquantaine de dollars dans ma poche.

— Quarante.

— Comment ça, quarante ?

— Le whisky double, c'est dix dollars.

— Ah ! Oui, bien sûr.

— Tu sais quoi l'ami ? Tu aurais peut-être dû attendre avant de tout envoyer en l'air comme ça.

— Ah ! Et pourquoi ça ?

— Parce que les flics ont embarqué Don Danino et ses sous-fifres hier soir. Ils sont venus les chercher ici. Ils étaient tranquillement en train de boire un verre quand les poulets ont débarqué. Tu peux me croire, avec tous les chefs d'inculpation qu'il y a contre eux, ils ne sont pas près de sortir de taule ! Dis-moi, t'as parié quoi pour le match des Knicks ?

— Défaite de six points.

— C'est quand même vraiment pas de bol... Ils ont perdu exactement de six points. Ce qui veut dire que tu as certainement gagné de quoi payer quelques mois de loyer. C'est con, ta dette a disparu en même temps que Don Danino et tu aurais pu garder ton appart'. Le problème, c'est que maintenant tu n'as plus de boulot, plus de bagnole, et que tu vas finir tes jours en prison pour avoir tué un mec. J'en ai vu passer des poissards, mais toi, tu bats tous les records !

FIN

Note de l'auteur :

Vous vous demandez peut-être où je veux en venir avec cette histoire ? Loin de moi l'idée de vouloir donner des leçons de morale, il y a déjà bien assez de gens qui le font. Je fais juste un constat. J'ai compris il y a peu, que la vie, c'est comme un match de basket. Tant que le buzz de fin n'a pas retenti, tout peut encore arriver. J'ai cru, à un moment donné, avoir tout perdu. Que plus rien n'avait d'importance. J'avais envie de tout envoyer promener et de baisser les bras. Et puis, ma famille et mes amis m'ont soutenu, ils ne m'ont pas lâché. Alors, j'ai tenu bon moi aussi. Et la roue a tourné...